

OUS PROPOSE :

CARANCHO de Pablo Trapero / Argentine / 2 février 2011/1h47
Avec Ricardo Darin, Martina Gusman, Carlos Weber....

'Carancho' : accidents de la circulation, amour et magouilles

Sur la cartographie du nouveau cinéma argentin, Pablo Trapero occupe une place prépondérante. *Mundo Grúa* (1999), formidable premier long métrage, fut considéré comme un des fers de lance de ce mouvement qui compte aujourd'hui, de la vénéneuse Lucrecia Martel au panthéiste Lisandro Alonso, quelques grands talents, reconnus comme tels dans le monde entier. Douze ans plus tard, avec *Carancho*, son sixième long métrage, Trapero cultive sa touche personnelle : celle d'un cinéma ultrasensible aux enjeux de société, d'une cruelle lucidité et d'une âpreté physique impressionnante.

Ce n'est pas *Carancho*, son film le plus sombre, qui trahira cette épure. Le fait de société qui nourrit l'oeuvre peut sembler trivial. Il n'en est rien : l'accident de la route, véritable plaie sociale, est la première cause de mortalité en Argentine. Il est en outre associé à un système mafieux de détournement des fonds d'indemnisation des victimes, qui témoigne d'un délabrement social.

Le matériau est solide, et le titre espagnol du film sans ambages : le "carancho" est un bel oiseau charognard de la pampa, qui se nourrit notamment des cadavres d'animaux percutés par les chauffards. Son nom a été donné aux avocats véreux qui tirent profit des accidents de la route : ils s'approprient une large part des allocations dues aux victimes et à leur famille, et il leur arrive aussi de recruter chez les plus démunis des candidats disposés à subir à leurs risques et péril les effets d'accidents montés de toutes pièces.

Sosa est un de ces rapaces. L'intelligence de Trapero consiste à ne pas en faire un salaud intégral. Quinquagénaire fatigué, écarté du barreau pour faute professionnelle, Sosa n'est pas dépourvu d'humanité. Pour survivre, il a provisoirement intégré un cabinet spécialisé dans ce genre d'escroquerie, mais rêve de raccrocher au plus vite. Sévèrement tabassé dans la scène d'ouverture du film sans qu'on sache encore qui il est, il suscite la sympathie du spectateur comme victime, avant que la découverte de son activité ne la tempère quelque peu.

Mais, si l'on ose dire, le mal est fait. D'autant plus durablement que l'histoire du film se concentre sur sa liaison amoureuse avec une femme urgentiste, Lujan, rencontrée sur les lieux d'un accident. Elle sait pertinemment qui il est, car ceux de son espèce font partie d'un système qui intègre, au vu et au su de tous, la corruption. Et puis la jeunesse de Lujan s'estompe, la dureté de son métier l'abîme et la peur de la solitude la jette dans les bras de cet homme intérieurement brisé, qui ne manque ni de persuasion ni de charme. Quelque chose de très fort nous rattache à ce couple fragile, dont on pressent qu'il offre à l'homme et à la femme l'ultime chance de transformer leur vie.

On peut compter sur Pablo Trapero pour ne pas nous noyer sous le romantisme à l'eau de rose. Si son film est une très belle histoire d'amour, magnifiquement incarnée par Ricardo Darin et Martina Gusman (qui est la femme du réalisateur), sa tournure est terrifiante. Car c'est aussi une histoire pitoyable, plongée dans la nuit, salie par la misère sociale, déchirée par les sirènes d'ambulance, maculée de sang, baignée par la lumière glauque des salles de réanimation. On y découvre un Buenos Aires rarement vu, balayé par de douloureux plans-séquences, traumatisé par l'impact des chocs, transformé en théâtre occulte de la commotion et de la décadence.

C'est enfin une histoire qui emprunte au film noir la tension électrisante et la forme tragique du "dernier grand coup". Sosa tentera le tout pour le tout, en prenant ses louches associés à leur propre perversité, en retournant contre eux l'abjection des procédés dont ils sont coutumiers et dont il ne veut plus assumer la responsabilité morale. En mettant sa vie en danger, et celle de la femme qui aura trouvé en elle suffisamment d'amour pour le suivre jusqu'au bout.

Jeu dangereux, qui révèle une nouvelle profondeur dans ce film d'une grande richesse : celle de l'étreinte fatale qui lie l'amour à la destruction, la chair à la machine, le désir à la mort. Comment ne pas penser ici au film *Crash*, de David Cronenberg, adapté en 1996 du célèbre roman de l'écrivain anglais James Graham Ballard ? L'histoire de ce couple qui cultive l'accident automobile, l'emboutissage de tôles et la plaie ouverte comme sources ultimes de plaisir sexuel était un témoignage effrayant sur la mutation organique de la société occidentale vue depuis l'Amérique du Nord. Plus réaliste, mais non moins stylisé, *Carancho* en offre une perspective latino-américaine qui soutient la comparaison.

Jacques Mandelbaum/Le Monde

Les films de Pablo Trapero ont un impact sur la société en Argentine

Buenos Aires Correspondante - Avec *Carancho*, Pablo Trapero confirme qu'il est, à 39 ans, l'un des représentants les plus engagés du nouveau cinéma argentin. Comme dans ses films précédents, une réalité sociale, dure, sordide et violente crève l'écran. En toile de fond, le nombre tragique d'accidents de la route, première cause de mortalité en Argentine, à laquelle s'ajoute la corruption des institutions - la justice, la police, le système hospitalier et celle de Sosa, un avocat véreux qui vit de la douleur des victimes.

"Le cinéma est par définition un fait politique, une forme de témoignage et le registre d'une époque", explique Pablo Trapero. Mais le metteur en scène confie vouloir avant tout émouvoir plus que dénoncer. "Quand on veut dénoncer, on va devant les tribunaux", dit-il en riant. Il estime toutefois que "l'art en général peut contribuer à changer les choses sur un plan intime et au niveau de la société. Evidemment, ce n'est pas le cinéma tout seul qui peut changer la réalité sociale, c'est nous, les citoyens ! Un film est une sorte de catalyseur". "Je suis heureux, ajoute-t-il, si mes films émeuvent, font réfléchir les spectateurs et provoquent un débat au-delà des salles de cinéma."

Trapero est comblé. Non seulement *Carancho* a été un immense succès en Argentine - plus de 500 000 spectateurs en 2010 -, mais le long métrage a eu également un impact dans la société. La présidente de l'Argentine, Cristina Kirchner, a fait l'éloge du film, invitant les parlementaires à prendre en compte les faits de corruption qui y sont montrés. Un groupe de sénateurs a présenté un projet de loi, dénommé "anti-carancho", pour régler le paiement des indemnités des victimes des accidents de la route.

"J'aime les films noirs"

Déjà, dans la foulée de son film *El Bonaerense* (2002), la presse avait révélé plusieurs scandales de corruption dans ladite "maudite" police de Buenos Aires. "El Bonaerense est montré dans les écoles de police", pointe Trapero.

De même, *Leonera* (2008), qui raconte l'histoire d'une jeune femme qui accouche et élève son fils en prison, a contribué à modifier la législation : les femmes enceintes ou les mères d'enfants de moins de cinq ans peuvent, depuis 2009, bénéficier de la prison à domicile.

La mise en scène de *Carancho* est celle d'un thriller. "J'aime les films noirs, car ils permettent la représentation de la tension sociale et de ce qui tient plus de l'intimité, une tension entre la trame sociale et les personnages imbriqués dans cette trame. *Carancho* est un peu un film noir, mais à l'intérieur du film noir, il y a une histoire d'amour."

C'est aussi un film à la limite du documentaire, "à l'intersection de la réalité et de la fiction", dit Trapero. Le tournage a été précédé par de longues recherches, "un travail journalistique", raconte le cinéaste qui, pendant plusieurs mois, a rencontré des avocats, des médecins, des familles de victimes et a visité les hôpitaux.

De nombreux critiques ont noté que Trapero, représentant du cinéma indépendant, a choisi pour le rôle principal Ricardo Darin, icône du cinéma commercial argentin. Choisir le populaire galant pour interpréter un avocat corrompu, un anti-héros, obéit "à l'envie de jouer avec un certain imaginaire argentin, de montrer la face obscure de Darin, qui crée un personnage plus tourmenté que dans ses rôles habituels", explique le cinéaste.

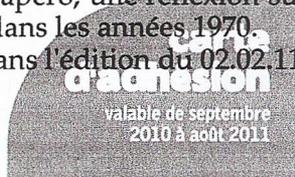
Aux côtés de Darin, Martina Gusman, qui est la femme de Trapero, et qui était la protagoniste de *Leonera*, confirme un talent explosif. Pour le cinéaste, affectif et travail sont liés. Outre sa femme, la plupart de ses films réunissent la même équipe d'amis : chef opérateur, ingénieur du son, monteur et costumière (la mère de Martina Gusman). "Le cinéma est un acte d'amour ; être entouré de gens aimés m'aide à affronter les risques", confie Trapero.

Fuyant la canicule de Buenos Aires, le cinéaste passe l'été austral dans une petite station balnéaire de la côte atlantique. Il termine le scénario de son prochain film. Le tournage commencera dans quelques mois dans une banlieue ouvrière de Buenos Aires. Une aventure qui promet de nouveaux débats : l'histoire de deux prêtres des bidonvilles dans l'Argentine actuelle.

Ce film sera également, révèle Trapero, une réflexion sur les années de plomb de la dictature militaire et le rôle de la théologie de la libération dans les années 1970.

Christine Legrand Article paru dans l'édition du 02.02.11 / Le Monde

PROCHAINE SÉANCE



Tarif Adulte Plein tarif
7,5€ 15€

Adhérer, c'est soutenir l'association !

Bénéficier de tarifs sur les séances : Embobiné 7,50 € 5,80 €
Normales 7,50 € 6,00 €
(sans autres réductions)

Participer aux réunions du comité d'animation
(programmation, organisation d'événements...)

Les subventions et les adhésions sont les seules ressources de l'Embobiné.



l'embobiné

www.embobine.fr

Ha Ha Ha

de Hong Sang Soo

Corée / 16 Mars 2011 / 1h 56